

A.D. Martel

Le Secret du Faucon
Tome 2

Illustration : Sheila (Ouroboros Design)

Correction : C. Delacauw

© A.D. Martel

Tous droits de traduction, reproduction ou d'adaptation réservés
pour tous les pays.

ISBN : 9791042405496

Dépôt légal : Septembre 2023

Achevé d'imprimer en France

Table des matières

| | |
|--|-----|
| Prologue | 7 |
| Chapitre 1 : Attente | 21 |
| Chapitre 2 : Le tournoi..... | 47 |
| Chapitre 3 : Un nouveau compagnon..... | 73 |
| Chapitre 4 : Malevent | 93 |
| Chapitre 5 : Doute et confiance..... | 119 |
| Chapitre 6 : Point de non-retour | 155 |
| Chapitre 7 : Les dianesses | 165 |
| Chapitre 8 : Examens | 177 |
| Chapitre 9 : Traquée | 197 |
| Chapitre 10 : Le roi..... | 217 |
| Chapitre 11 : Retrouvailles..... | 237 |
| Chapitre 12 : Le Jugement de Dieu | 249 |
| Chapitre 13 : Bouleversements | 271 |
| Chapitre 14 : Lune de sang..... | 287 |
| Chapitre 15 : Du sang contre un baiser | 299 |
| Chapitre 16 : Les ailes du destin | 323 |
| Épilogue | 333 |

Prologue

La vieille femme, accroupie au pied d'un arbre, fouillait le sol à l'aide d'une serpe. La terre, encore gelée il y a peu, se réchauffait de jour en jour. Malgré la rigidité du sol, elle continua son activité, jusqu'à discerner des racines. Aucune plante ne s'épanouissait autour du vieil arbre et elle ne devait sa trouvaille qu'à la fidélité de sa mémoire.

Ses doigts nouveaux dégagèrent les appendices avec précaution. Il ne s'agissait pas de les arracher comme de vulgaires carottes. Chaque centimètre était précieux, surtout en cette saison. Avec une infinie délicatesse, elle posa son trésor dans un petit panier en osier tressé par ses soins. Puis elle frotta ses mains l'une contre l'autre pour se réchauffer. Le froid réveillait ses rhumatismes et elle guettait avec impatience les premiers signes du printemps.

Une brindille craqua soudain. Immobile, elle tendit l'oreille. La tension se faufila dans tous ses membres et lui insuffla la force de se redresser. Malgré l'inquiétude, elle bougea avec calme et des gestes mesurés. Si une bête se tapissait dans l'ombre, un mouvement brusque pourrait l'encourager à attaquer. La vieille femme savait qu'il ne fallait jamais fuir contre un prédateur, sauf, peut-être, lorsque celui-ci appartenait à la même espèce que la sienne.

D'un coup, des bras l'emprisonnèrent par-derrière. Son cœur bondit dans sa poitrine et elle resserra la serpe dans ses mains.

— Attrapée, ma petite maman !

— Tristan ! gronda-t-elle.

Le jeune homme déposa un baiser chaleureux sur sa joue, puis la relâcha pour lui faire face.

— Tu as failli me faire mourir de peur ! protesta Nancy.

Ses lèvres restaient pincées, mais ses yeux la trahissaient. Une lueur amusée dansait dans ses iris ambrés. Finalement, face à l'air penaud du garçon, elle lui offrit un beau sourire. Celui-ci s'égaya :

— Pardon, mais c'était tellement tentant ! Tu te rappelles quand on jouait à cache-cache dans la forêt ?

Le jeune homme leva la tête vers la cime des arbres et opéra un tour sur lui-même.

— Une multitude de cachettes et pourtant tu me trouvais toujours !

Il rit et Nancy s'exclama :

— En même temps, tu n'étais pas très discret. Je te suivais à la trace comme pour une harde de sangliers.

— Mais je me suis amélioré !

Le jeune homme la gratifia d'un petit clin d'œil et la vieille femme pouffa. Alors, il avisa le panier où reposaient racines, mousses et écorces.

— Tu vas lui préparer d'autres tisanes ?

Sa voix avait perdu toute gaieté. Nancy hocha la tête et répondit sur un ton égal :

— Oui, elle a besoin de quelque chose de plus fort pour dormir. Tristan se contenta d'acquiescer.

— À mon départ, elle semblait te chercher, poursuivit Nancy.

Il se renfrogna un peu plus et prétexta :

— J'avais besoin de vérifier que tout allait bien.

Nancy, malgré sa petite taille, tapota la tête de son garçon.

— Ne t'inquiète pas, aucun ennemi ne rôde dans les environs. Va, elle t'attend.

Elle lui fit signe de s'abaisser. Il obéit et elle déposa un baiser sur sa joue, avant de la lui pincer bien fort.

— Aïe ! protesta-t-il.

— Pour te réveiller un peu.

— Mais je suis bien réveillé ! Dis plutôt que tu te venges !

— Allez, ouste !

La vieille femme partit d'un grand rire et Tristan obtempéra. Il récupéra le petit bois qu'il avait ramassé pour allumer le feu. Au fond, il savait qu'il ne s'agissait que d'un prétexte pour s'éloigner de la maison. La crainte que le comte Jean ne retrouve Cyrielle le tenaillait à chaque instant.

Au bout d'une dizaine de minutes, les chênes devinrent moins nombreux et l'humidité froide de la forêt moins oppressante. Il émergea alors à proximité d'un petit potager. Le soleil le réchauffa aussitôt. La mesure de Nancy se situait en plein milieu de nulle part, entre les champs et la forêt. Elle n'était pas totalement en lisière de celle-ci, ce qui avait permis la création d'un vaste jardin peuplé de toutes sortes de plantes.

Ses yeux se reportèrent sur l'habitation et son toit de chaume. Une jeune femme se tenait à l'entrée, en fine chemise, avec un châle en laine blanche sur les épaules. Ses longs cheveux blonds étaient défaits et une expression songeuse marquait son visage. À chaque expiration, de la vapeur s'échappait de sa bouche et se perdait dans l'air glacé.

Tristan sentit les battements de son cœur s'accélérer. Il déglutit, et se laissa porter. Cyrielle posa alors son regard sur lui. Malheureusement, le sourire qu'il espérait n'arriva pas. Une fois qu'il fut parvenu à sa hauteur, elle souffla :

— Il faut qu'on parle, j'ai pris une décision.

Un étau se resserra autour du cœur de Tristan et il opina du chef.

— Rentrons, tu vas te transformer en bloc de glace. Je dépose ça et je te rejoins.

Elle ne bougea d'abord pas et il comprit qu'elle doutait.

— Promis, ajouta-t-il.

Cette fois, Cyrielle regagna l'intérieur tandis qu'il rangeait le bois sous l'abri de fortune construit à même la maison. Le petit toit permettait de conserver les bûches au sec, du moins quand il se trouvait en bon état. À son retour, Tristan avait dû le réparer.

Il passa une main sur son visage. Il se souvenait encore de sa joie lorsque Cyrielle l'avait retrouvé à la capitale des Montfaucon, alors qu'il était encore apprenti forgeron. Le couvent des sœurs de la Charité avait brûlé, attaqué par des brigands, et la jeune femme avait trouvé refuge chez son oncle. Tant d'événements s'étaient ensuite succédé... L'incendie de la volière, l'exécution de Clodomir, l'exil de Cyrielle dans les montagnes... Lorsqu'enfin elle avait décidé de fuir avec lui cette cité maudite, Tristan avait été si heureux ! C'était pour lui l'aube d'une nouvelle vie. Jamais il n'aurait imaginé que tout se compliquerait de la sorte... Depuis leur arrivée chez Nancy, Cyrielle était restée silencieuse, trop silencieuse. L'inquiétude avait d'abord rongé Tristan, mais cela avait été pire lorsqu'elle avait énoncé ce qui lui trottait dans la tête. Cette fois, il ne pouvait plus fuir. Elle avait raison, ils ne pouvaient continuer dans cet entre-deux.

Tristan prit une grande inspiration et sursauta vivement lorsque la jeune femme se retrouva à ses côtés.

— Finalement, je préfère discuter ici. Nancy rentre bientôt ?

— Tu la connais, elle ne reviendra pas tant que nous n'aurons pas parlé. Elle a une sorte de sixième sens pour tout cela...

Cyrielle hocha la tête.

— Tu vas tomber malade, retourne au chaud s'il te plaît.

La jeune femme recula tandis que Tristan se rapprochait. Une pointe d'amertume se faufila dans son cœur et il marmonna :

— Je t'écoute.

Cyrielle leva alors ses grands yeux bleus vers lui.

— Je t'aime Tristan.

— Mais ? continua-t-il en croisant les bras.

Cette déclaration le rendait heureux, mais constituait sans doute la seule partie agréable de leur conversation. Cyrielle poursuivit, en serrant sa robe de ses doigts :

— Mais je ne peux pas me résoudre à abandonner. Si le faucon gardien a choisi de me marquer, c'est pour une bonne raison.

— Une bonne raison ? s'étrangla presque Tristan. Tu l'as provoqué ! Je t'avais dit de ne pas y aller !

Il ne pouvait retenir son ressentiment. Cyrielle avait été imprudente et la cicatrice dans son dos le lui remémorait chaque jour !

— Je sais..., souffla-t-elle. On en a déjà discuté.

— Alors, pourquoi reviens-tu sur le sujet ?

— Je vais demander à Nancy de les appeler. Je vais renverser Jean.

L'annonce tomba comme un couperet pour Tristan. Il ouvrit de grands yeux éberlués, puis la bouche. Il la referma, l'ouvrit encore, sans qu'aucun son en sorte. Alors, il leva la tête au ciel et passa sa main dans ses cheveux indisciplinés.

— S'il te plaît, dis quelque chose..., implora presque Cyrielle.

Malgré son port droit, ses yeux se voilaient de larmes. Tristan n'y tint plus et répliqua :

— Tu avais déjà pris ta décision lorsqu'on a quitté le château, n'est-ce pas ? À aucun moment, tu n'as partagé mon désir de vivre ensemble, en paix, loin de tout ça... Je me trompe ?

Il la contempla longuement. Les lèvres serrées, elle ne répondit pas. Le cœur de Tristan se gonfla encore plus de douleur, et il n'y tint plus :

— Est-ce que tu t'es servi de moi pour retrouver Nancy ? Pour bénéficier de ses anciennes relations ?

— Non, lâcha-t-elle alors d'un air catastrophé. Je t'assure que non !

— Qu'est-ce que ça va t'apporter ?

Il lui saisit les mains avec force et Cyrielle lui rendit son étreinte. Les lèvres de la jeune femme tremblaient, mais elle devait lui expliquer.

— Ils doivent être punis pour leurs crimes ! Je n'arriverai pas à vivre autrement...

— Tu ne vivras pas s'ils te tuent d'abord, souffla Tristan. Et la vengeance n'a jamais apporté le bonheur. À vouloir absolument les punir, tu nous punis aussi...

À ce moment, il oublia toute rancœur et s'agenouilla. Cyrielle devait comprendre. Elle devait comprendre que tout ce qu'il désirait, c'était être à ses côtés. Qu'importe le lieu, qu'importe les richesses.

— Je t'aime Cyrielle. Partons ensemble, reconstruisons une vie ailleurs, loin de toute cette souffrance. Je t'en supplie !

Il serra plus fort ses doigts entre les siens et, cette fois, les larmes coulèrent sur les joues de la jeune femme. Un sanglot souleva sa poitrine. Elle resserra son étreinte, puis ferma fort les yeux.

— Je ne peux pas Tristan. Je dois récupérer le comté...

Un coup de poignard en plein cœur n'aurait pas blessé davantage le jeune homme.

— Et moi, je ne veux pas de ces maudites terres !

La voix de Tristan fouetta l'air tandis qu'il lâchait les mains de sa compagne. Celle-ci souhaita les rattraper, mais il se releva, les poings crispés :

— Est-ce qu'à un seul moment tu t'es interrogée sur mes sentiments ? Sur ce que moi, je voulais ?

— Justement, reprit-elle aussitôt. Je...

Il secoua la tête.

— Non, surtout, ne dis pas ce que tu t'apprêtes à dire. Car c'est faux, complètement faux !

Le regard de Tristan virait au noir d'encre. Cyrielle serra son poing contre son cœur, comme si ce geste pouvait l'aider à lutter contre le flot d'émotions qui se déversait à l'intérieur.

— Ta décision n'apportera que souffrance ! Mais soit, c'est ton choix. Et c'est à moi de faire le mien.

Tristan s'éloigna, les muscles crispés. Cyrielle plaqua sa main sur sa bouche pour ne pas crier, tandis que son corps se pliait en deux. Elle pleura, encore et encore, sans mesure du temps qui s'écoulait. Tristan ne comprenait pas... Pourquoi ne voulait-il pas comprendre ? Jamais elle ne pourrait oublier les siens, tous ceux qui étaient morts injustement. Si seulement il savait comme elle l'aimait... Si seulement...

— Tu vas finir par tomber malade, souffla une voix chaude.

Un large manteau se posa sur les épaules de Cyrielle, qui releva son visage ravagé par les larmes. Nancy lui sourit tristement et la jeune femme se jeta dans ses bras.

— Là, là, chuchota sa mère d'adoption.

— Je veux... que tu... le fasses, hoqueta alors Cyrielle.

L'étreinte de Nancy se crispa, puis elle embrassa les cheveux de sa protégée.

— Il n'y aura pas de retour en arrière possible. Es-tu sûre de toi ?

Cyrielle se dégagea doucement et planta son regard dans celui de sa vieille nourrice. Malgré ses yeux rouges, malgré les larmes, elle asséna d'une voix dure :

— Certaine.

La jeune femme émit un petit gémissement dans son sommeil. Les rayons du soleil recouvraient ses longs cheveux blonds de beaux reflets dorés. Elle était allongée sur un lit, Tristan à moitié nu à ses côtés. Celui-ci, parfaitement bien éveillé, la contemplait. Le jour se levait, mais il ne pouvait détacher son regard de l'être qu'il aimait le plus au monde. Il mourait d'envie de l'enlacer, mais se le refusait suite à leur dispute. Ses yeux caressèrent ses paupières, ses joues, sa bouche, si fine et délicate à la fois. Il descendit sur son cou, sur son épaule droite où la bretelle de sa chemise blanche était négligemment tombée. Le cœur de Tristan se serra. La peau si pâle rosissait jusqu'à parvenir à une plaie rouge sang. Un goût amer lui emplît la bouche.

Heureusement, à force de soin et d'onguent, la blessure ne s'était pas infectée. Celle-ci commençait à cicatriser, mais restait douloureuse. Tristan détestait cette marque en forme d'oiseau dans le dos de la jeune femme. Si seulement elle l'avait écouté, si seulement elle n'avait pas provoqué le faucon gardien ! Ils auraient pu s'enfuir loin, très loin, sans aucune responsabilité pesant sur leurs épaules. Tous la croyaient morte, ils n'avaient qu'à se montrer discrets. Tristan était à présent son unique famille, mais il comprenait que cela ne suffisait pas. Cette idée le bouleversait jusqu'au plus profond de son âme, mais il devait l'accepter.

Le jeune homme s'assit et déposa un léger baiser sur les cheveux de l'endormie.

— Je t'aime Cyrielle, pour toujours.

Celle-ci gémit. Tristan n'avait pas le cœur à la laisser, et pourtant il le devait. Il se leva, prit ses affaires et sortit de la pièce. Il traversa le reste de la chaumière sur la pointe des pieds, ne souhaitant pas réveiller la deuxième femme de son cœur, sa douce et tendre Nancy, qui dormait dans un coin. Celle-ci leur avait donné sa chambre, une des deux pièces de son habitation, pour leur laisser un peu d'intimité.

Parvenu à l'extérieur, il alla tirer de l'eau, remplit l'abreuvoir de Marguerite, la vache, et apporta deux seaux d'eau à l'arrière de la maisonnette.

Tristan sentait à peine la morsure du froid. À vrai dire, il aimait cette sensation de picotement sur sa peau, qui lui indiquait qu'il était bel et bien vivant. Il déversa le contenu des seaux dans un grand tonneau qui permettait à Nancy d'arroser son potager sans trop d'effort. Il réitéra la manœuvre à plusieurs reprises, s'assurant ainsi qu'elle ait de quoi subvenir à ses besoins durant plusieurs jours. Puis il entreprit de se laver. L'eau glacée le revigora et renforça sa décision. Il se sécha rapidement, s'habilla et remplit deux nouveaux récipients pour la maison. En silence, il ouvrit la porte lorsqu'une odeur exquise lui titilla les narines. Il avait échoué et avait été repéré. Son estomac gargouilla méchamment et il se maudit de ne pas avoir été plus discret. Il déposa son fardeau près de la vieille femme, déjà aux fourneaux.

— Va t'asseoir, c'est presque prêt.

Elle avait parlé d'un ton égal, qui ne trahissait rien de ce qu'elle pensait. Tristan tourna ses yeux vers la porte de la chambre. Comme réponse à sa question muette, la vieille femme commenta :

— Elle s'est levée durant la nuit. Je lui ai donné une tisane pour apaiser la douleur. Elle ne se réveillera pas avant plusieurs heures.

Tristan obtempéra et reçut un épais bouillon dans une écuelle en bois. Nancy lui ordonna de manger et le jeune homme ne protesta pas. Elle s'assit en face de lui. Malgré sa petite taille et ses cheveux grisonnants, la vieille femme possédait une grande force de caractère. Cela était nécessaire lorsqu'on vivait coupée du monde et qu'on élevait seule un jeune garçon. Les mères célibataires n'étaient pas très bien vues dans le comté. Mais Nancy avait réussi à s'imposer et à gagner le respect du village voisin.

Lorsqu'il eut fini son repas, elle l'interrogea :

— Comptais-tu vraiment partir sans me dire au revoir ?

Tristan tressaillit, pris la main dans le sac. Il baissa les yeux, honteux, et préféra le silence au mensonge. Même adulte, celui-ci se sentait comme un enfant en sa présence. Il jeta une œillade à Nancy et s'apaisa en découvrant son sourire. Elle se leva et lui apporta un sac.

— Il y a de quoi manger pour plusieurs jours. Ne t'inquiète pas, je dispose d'assez de nourritures pour tenir tout le mois.

Elle passa sa main dans les cheveux ébouriffés de Tristan.

— Tu devrais les peigner plus soigneusement. Que vont penser les voisins en te voyant ainsi ? Et tous les inconnus que tu vas rencontrer ? Je n'ai pas élevé un sauvage !

Tristan lui sourit et se leva. Il la dépassait de deux bonnes têtes. Le jeune homme était fin, mais robuste. Nancy s'en était assurée. Tristan lui prit tendrement la main, reconnaissant envers cette femme qui avait toujours été là pour eux. Lorsqu'on lui avait arraché Cyrielle pour l'envoyer au couvent, elle avait profondément souffert de cette perte. Ils avaient affronté cette souffrance en-

semble. Et voilà qu'après des années d'absence, où elle les retrouvait enfin tous les deux, Tristan partait. Il se sentait particulièrement égoïste...

— Je suis désolé ma petite maman, mais...

Elle acquiesça, les larmes aux yeux. Nancy savait déjà. Était-ce si surprenant ? Depuis toujours, elle le connaissait par cœur.

— Que dois-je dire à Cyrielle, mon enfant ?

Nancy ne le retiendrait pas, malgré son cœur déchiré. Bien sûr, elle comprenait qu'il ne pouvait pas réveiller Cyrielle, au risque de revenir sur sa décision. Il serra un peu plus fort les mains de la vieille femme :

— Elle a choisi sa voie... Je dois décider de la mienne. Vous n'avez pas besoin de moi pour... ce que vous avez à faire. Je ne veux pas rester là, à regarder. Je ne supporte pas de rester impuissant.

— Mon petit, mon tout petit...

Nancy déposa son autre main sur la joue de Tristan et hocha la tête. Un voile brillant sur les yeux, elle tentait de maîtriser ses larmes. Le jeune homme admirait sa force. Elle n'approuvait peut-être pas sa décision, mais au moins la respectait-elle. Tristan prit subitement la vieille femme dans ses bras et lui murmura :

— Merci, ma petite maman, je t'aime très fort et je reviendrai, c'est promis.

Il déposa un baiser sur son front, desserra son étreinte et s'engagea dehors, ses paquets sur le dos. S'il ne partait pas maintenant il ne le ferait jamais. Nancy ne broncha pas. En revanche, il sentit le poids de son regard au fur et à mesure qu'il s'éloignait de la maison, le cœur lourd.

Il traversa les champs, puis un petit pont au-dessus d'une rivière jusqu'à atteindre le village qui l'avait vu grandir. Plus il avançait,

plus le poids dans sa poitrine s'estompait. Il passa devant le maréchal-ferrant, dont il avait été l'apprenti avant de devenir celui d'un forgeron de la cité comtale. Il n'avait pas fini son apprentissage, mais s'était endurci. La plus belle de ses créations, une épée à une main, se trouvait bien cachée dans son sac. Son ancien maître ne lui pardonnerait jamais ce larcin, mais il s'agissait du seul gain que le jeune homme retirait de ses années de service. Sa condition de paysan ne lui permettait malheureusement pas de l'exhiber aux yeux de tous. Seuls les nobles et les gens d'armes en possédaient le privilège. En revanche, sa présence le rassurait.

Il traversa la ville et arriva enfin au carrefour d'où partaient tous les chemins. Lequel emprunterait-il ? Il exclut d'emblée le premier : retourner à la cité comtale comportait bien trop de risques. Trois autres chemins s'offraient à lui. Le jeune homme se sentit idiot. Il avait consacré toutes ses forces à quitter la chaleur de son foyer et n'avait pas songé une seule seconde à la direction à emprunter. Soudain, des « Ki-ki-ki » attirèrent son attention. Il leva la tête et contempla le vol nerveux d'un faucon crécerelle. Le rapace possédait un plumage brun, et des taches rousses parsemaient son ventre. Les mêmes petites taches commençaient à s'effacer de sa tête et de sa queue. Il reconnut tout de suite le jeune oiseau que Cyrielle avait sauvé.

— Crécerelle ! Que fais-tu ici ?

Le jeune homme regarda autour de lui, pour s'assurer que personne ne l'espionnait. Quiconque l'aurait vu parler à un oiseau se serait immédiatement posé des questions.

— Tu dois retourner avec Cyrielle et veiller sur elle ! Nous ne pouvons pas lui faire faux bond tous les deux !

La jeune crécerelle réitéra ses « Ki-ki-ki » en virevoltant au-dessus de sa tête. Elle protestait. Tristan sourit et tendit son bras. L'oiseau vint s'y poser et il plongeait ses yeux dans ceux de l'animal.

— Toi non plus tu ne supportes pas de rester impuissant, n'est-ce pas ?

Le rapace réitéra ses cris et, aussi stupide que cela puisse être, Tristan les prit pour un signe d'assentiment. La crécerelle s'envola et se dirigea sur le sentier de droite, faisant des allers-retours entre celui-ci et le jeune homme. Tristan se sentit revigoré. L'oiseau lui montrait la voie. Confier son avenir à un animal était sans doute complètement déraisonnable, mais Tristan suivait ce qu'il considérait comme un signe du destin. Il resserra contre lui la bandoulière de son sac et emprunta le chemin de droite, sous l'œil bienveillant de son compagnon d'aventures.

Chapitre 1 : Attente

— *Je bais ce comté !* maugréa Théodoric dans un dialecte germanique.

Ils avaient quitté la cité comtale depuis des semaines et séjournaient désormais dans cette auberge. La nourriture était infecte et la bière avait un goût rance. Le barbare en buvait pourtant des litres par jour pour tuer son ennui. Hélas, il ne parvenait jamais à atteindre un état d'ébriété capable de le distraire. Il lança un regard à son voisin, qui ne prêtait toujours pas attention à lui. Son sang s'échauffa. Il frappa du poing sur la table et réitéra plus fort dans sa langue :

— *J'en peux plus de cette attente !*

Les yeux cristallins de son compagnon se tournèrent enfin vers lui. Il esquaissa un geste impatient, mais gracieux devant son visage, comme pour chasser un insecte dérangeant.

— La patience n'a jamais constitué votre fort à vous autres, barbares de Teutons.

Théodoric fronça les sourcils et répéta mentalement la phrase prononcée dans la langue du Val Doré. Il ne la connaissait pas, mais comprenait certains mots, surtout lorsqu'on se moquait de lui. Or, son interlocuteur excellait dans cette matière.

— *Surveille ta langue ou tu risques de la perdre.*

— *Essaie toujours et c'est ta tête que le maître te fera perdre.*

Théodoric ouvrit la bouche pour répondre. Son compagnon leva alors un index autoritaire. Le barbare observa ce doigt long et

fin à la peau diaphane. Chaque geste du protégé du maître semblait irréel. Sa peau, d'une pâleur lunaire, accentuait cette impression, de même que ses cheveux blonds presque blancs. Anselme était jeune, il n'avait pas plus d'une vingtaine d'années et connaissait des chansons à faire verser des larmes au plus valeureux des guerriers.

Lors de leur première rencontre, le Teuton avait longtemps douté du sexe du troubadour. Mais bien rapidement, la fascination ressentie pour ce visage aux traits si féminins s'était muée en un irrésistible désir de violence. Combien de fois n'avait-il pas observé ces jolis petits doigts courir sur un instrument de musique tout en rêvant de les rompre un à un... Comme ce maudit ménestrel aurait déchanté ! À son plus grand dam, Théodoric avait reçu l'ordre de le surveiller et, pire encore, d'assurer sa sécurité.

Le jeune homme sourit malicieusement et le barbare sut que cela ne présageait rien de bon.

— *Je vais vous distraire mon bon ami. Restez ici.*

Théodoric n'eut pas le temps de réagir que son compagnon s'éloignait. Il monta sur l'une des tables de la taverne, donna quelques coups de pied pour faire tomber les chopes qui le gênaient et ignora les regards mécontents des buveurs. Il s'éclaircit la voix, opéra une révérence et commença à jouer de la viole.

— Oyez, oyez braves gens...

Le guerrier soupira et plongea son nez dans le reste de sa bière, bien décidé à ne pas prêter attention à son encombrant compagnon.

— Pourquoi chanter les hauts faits,
De chevaliers partis guerroyer,
Qui sont si loin de nos contrées,
Et que jamais nous ne pourrions rencontrer ?

Théodoric rota bruyamment pour signifier son indifférence. De toute façon, il ne comprenait rien aux paroles.

— Non, non, braves gens,

Je vous propose plutôt un chant,

Sur les aventures d'un petit mécréant,

Qui est ce jour parmi nous séant !

Les personnes de l'établissement — soit une bonne vingtaine — avaient leur attention toute tournée vers le ménestrel.

— Il s'agit d'un homme ayant volé sans scrupule plusieurs bouteilles,

Vous savez, tavernier, de ces tonneaux dans votre cave chargés d'hydromel !

Et le coquin après s'en être honteusement rassasié,

N'a trouvé d'autres plaisirs que dans le reste du nectar uriner.

Ne vous étonnez donc pas chers amis,

Si votre breuvage a un goût croupi !

Les clients qui tenaient encore leur chope la posèrent en grimaçant. Le tavernier se leva et se dirigea vers la table où palabrait le jeune homme, mais celui-ci sauta prestement sur une autre et continua sa chanson :

— Cher tavernier, vous ne savez pas tout,

Car le gredin n'en a pas fini avec vous.

À votre femme il ne cesse de faire les yeux doux,

Et ne pense qu'à soulever ses dessous.

D'ailleurs, selon lui, cela ne le dérangerait pas de s'occuper,

Des mères, des sœurs et des filles de toute l'assemblée !

Des murmures de plus en plus agités s'élevèrent dans la salle.

— Dois-je vous le dépeindre pour qu'enfin vous compreniez ?

Frappez votre chope sur les tables si c'est ce que vous voulez !

Théodoric tourna la tête vers le spectacle. À la manière dont les clients cognaient leur pot, il en conclut qu'ils devaient apprécier la chanson. Il devait admettre que ce petit gars savait mettre de l'ambiance ! Le guerrier regretta à cet instant de ne pas avoir été plus agréable ces derniers jours. Il aurait aimé comprendre les paroles et participer à l'enthousiasme collectif qui se répandait dans la taverne.

— Ouvrez donc bien vos oreilles :

Cet homme a les cheveux de la couleur du soleil.

Et bien qu'il puisse sembler musclé,

Sous sa cape il est en vérité tout potelé.

Sa longue barbe en deux est divisée,

Et avec minutie soigneusement tressée.

Enfin si cela peut le rendre plus identifiable,

Il est le seul qui n'a pas frappé sa chope sur la table !

La taverne devint étrangement calme. Théodoric releva la tête et rencontra les regards de colère de l'assemblée. Le ménestrel lui sourit et leva les deux mains d'un air innocent. Qu'avait-il encore inventé ? Théodoric eut à peine le temps d'esquisser un geste vers sa hache que les clients de la taverne se jetèrent sur lui. Il se retrouva bientôt au milieu de la pièce sans avoir eu le loisir de récupérer son arme. Les coups plurent sur lui et il décida de rendre au double ce qu'il recevait. Ses poings martelèrent les clients et il fit sauter avec jubilation une dent au tavernier.

Il chercha du coin de l'œil le ménestrel afin de s'assurer que personne ne l'attaquait. Le coquin semblait parfaitement serein, assis sur le comptoir, un pot à la main et susurrant des mots doux à une demoiselle ! Théodoric cria son prénom tout en enfonçant son poing dans l'estomac d'un de ses assaillants qui vacilla et se retrouva par terre. Furieux, il esqua un pas vers ce petit fourbe, mais

quelqu'un le tira en arrière et le frappa en plein sur le nez. Alors que sa vue se brouillait, le responsable de l'établissement tira sur sa barbe tressée afin qu'un autre lui assène un nouveau coup au visage. Le sang du guerrier ne fit qu'un tour. Il rugit et attrapa son adversaire pour l'envoyer valser deux tables plus loin. Il en oublia complètement sa mission et se laissa envahir par une folie destructrice. Enfin, il mit la main sur le tavernier qui lui avait outrageusement tiré les poils de la barbe. Au moment où il allait entrechoquer son crâne avec un pot d'étain plein de cette liqueur dégoûtante, la porte s'ouvrit.

Le froid et la neige s'engouffrèrent violemment dans l'établissement et éteignirent une partie des chandelles. Tous les hommes s'immobilisèrent, à mi-chemin entre la surprise et la peur. L'individu qui s'avancait n'était pourtant pas plus grand que Théodoric. Sa cape s'ouvrait sur des vêtements sombres, inconnus dans ces contrées. Son bリアud, assez étrange, s'arrêtait aux genoux d'où partaient de très longues bottes. Mais ce qui interloquait surtout, c'était le tissu noir qui entourait le haut de sa tête, son cou et sa bouche. La sorte d'épée accrochée à sa ceinture attirait aussi l'attention. La lame, à un seul tranchant, se recourbait et finissait en une pointe particulièrement menaçante.

Le regard de l'étranger se posa sur chaque homme de l'établissement avant de se tourner vers Théodoric qui tenait toujours le pot d'étain dans une main et le crâne du tavernier dans l'autre. Le Teuton sourit, mal à l'aise, et relâcha sa victime tout en lui rendant la chope de la manière la plus amicale possible. Le nouveau venu fronça ses sourcils couleur ébène, tandis que le jeune homme à la pâleur lunaire s'avancait vers lui avec le sourire d'un enfant pris en faute. Le ménestrel porta sa main sur le cœur, baissa la tête en signe de respect et déclara d'un ton accueillant :

— *Salam aleikoum Amessan. Comme dirait notre ami ici présent, nous n'en pouvions plus de cette attente...*

Amessan avait quitté ses compagnons très tôt afin de passer inaperçu dans le village. L'aube lui permettait de profiter du calme et de la tranquillité. Chacune de ses apparitions s'accompagnait de murmures et de coups d'œil inquiets. Aussi préférait-il ne jamais s'éterniser bien longtemps au même endroit au risque de s'attirer des ennuis. Il ne pouvait d'ailleurs pas en tenir rigueur aux chrétiens. Ceux-ci éprouvaient suffisamment de difficultés à accepter un homme du village voisin, alors comment auraient-ils pu faire bon accueil à un Sarrasin ?

Cependant, aujourd'hui, Amessan n'était pas la proie. Il était le chasseur.

Il avait passé ces dernières semaines sur des terrains escarpés et l'ascension de la colline qui surplombait le village ne lui demandait aucun effort. La piste datait de plusieurs jours, mais il avait les yeux aussi perçants que ceux de Foehn, son compagnon ailé. Celui-ci volait silencieusement dans le ciel et Amessan continua à le distinguer en entrant dans la forêt. Les bourgeons commençaient à éclore, signe que la température augmentait. La neige, tombée durant la nuit, avait déjà fondu en partie. L'hiver touchait doucement à sa fin. Mais le Sarrasin ne devait pas se laisser distraire par ses pensées. Il devait se concentrer sur la piste, sur ses sens et, surtout, sur sa proie.

Au bruit d'un craquement, il s'accroupit subitement. Il s'avança avec précaution sous le vent. Ses muscles se décrispèrent. Une biche cherchait de quoi grignoter. Son pelage gris-brun recouvrait son corps élancé ainsi que ses longues pattes et ses oreilles pointues. Elle remua sa petite queue rousse à la vue d'une touffe d'herbe

qu'elle s'empressa d'engloutir. La nature émerveillait toujours le guerrier... Foehn émit un cri strident et Amessan leva la tête. Son compagnon volait en cercle au-dessus de la forêt. Il l'avait trouvé.

Le Sarrasin s'écarta de la biche avec calme pour ne pas l'effrayer. Une fois éloigné, il accéléra le pas, puis ralentit à faible distance de sa proie. Il s'accroupit dans les buissons et observa. Un voyageur, emmitouflé dans une cape de fourrure, se reposait devant les restes d'un feu. Amessan se félicita d'être parti si tôt, sa cible dormait encore. Aussi silencieux qu'un félin, il dégaina son sabre et s'avança. La distance qui les séparait diminuait sans que l'individu réagisse. Parvenu à sa hauteur, Amessan fronça les sourcils.

Il donna un coup de pied dans les fourrures, prêt à utiliser son cimeterre, mais celles-ci s'ouvrirent sur un tas de sacs. Un piège ! Il se retourna brusquement et sauta en arrière par réflexe, évitant de justesse la charge de l'homme. Les rôles s'étaient inversés. En quelques secondes, le Sarrasin avait été pris en chasse. Son sabre bloqua l'épée qui fendit sur lui et une lutte acharnée débuta. Les lames s'entrechoquèrent sans parvenir à toucher l'un des deux combattants. Son adversaire disposait d'une force inégalable, mais Amessan était plus rapide.

Les coups s'enchaînèrent jusqu'à ce qu'enfin son ennemi montre des signes de fatigue. Le Sarrasin en profita pour fondre sur lui. Il leva son cimeterre au-dessus de sa tête lorsqu'un puissant coup s'enfonça dans son estomac. Sous l'effet du choc, il tomba à genoux.

La lame de l'épée ennemie caressa l'étoffe qui protégeait sa gorge et Amessan releva la tête vers celui qui venait de remporter le combat. Une simple armure en cuir recouvrait son corps et un tissu cachait la moitié inférieure de son visage. Son adversaire prononça d'une voix rauque, dans la langue maternelle du vaincu :

— *Amessan Mokhtar aït Yugerten. J'aurais dû m'en douter... Seul un Maure frapperait un homme à terre.*

Le guerrier retira le morceau de laine de son visage et le Sarrasin put aisément distinguer la longue cicatrice qui barrait son front jusqu'au bas de sa joue gauche.

Amessan répondit :

— *Alors j'ai de la chance d'être le seul Sarrasin dans ces contrées.*

Ils se toisèrent un moment, puis le guerrier balaféré sourit. Il tendit son bras vers son compagnon qui l'accepta pour se relever.

— *Godefroy, mon frère. Je remercie Allah de te retrouver sain et sauf.*

— *Dit l'homme qui a tenté de me frapper, répliqua l'intéressé.*

— *Un coup donné par un ami vaut mieux qu'un baiser donné par un ennemi.*

Ils se sourirent, puis les deux hommes se donnèrent chaleureusement l'accolade. Amessan reprit la parole :

— *Anselme m'a parlé de ton étrange comportement des dernières semaines, mais également de ta santé. Je voulais me faire ma propre opinion.*

— *Et ? Quelle est-elle ?*

— *Tu n'as pas perdu de ta valeur. En revanche, ta jambe t'handicape au combat. Sinon tu m'aurais mis à terre bien avant et sans avoir besoin de ta ruse.*

Godefroy sourit en coin et se dirigea vers sa cape. Il la glissa sur ses épaules et alluma un feu, avant d'y déposer un lapin déjà dépecé.

— *Tu as mangé ?* demanda-t-il pour changer de sujet.

Amessan secoua la tête et se plaça en face de lui, avant de déclarer :

— *Le petit m'a dit que ta jambe avait gonflé. À sa raideur, je devine qu'elle n'est pas encore totalement guérie.*

— *Maudit ménestrel...*, pesta Godefroy en attisant le brasier. *Toujours à s'émouvoir d'un rien...*

— *L'homme qui aime les siens est toujours enclin à des inquiétudes. Tu devrais être content qu'il se soit occupé de toi de la sorte. S'il ne t'avait pas interdit de monter Fléau et forcé à te reposer — bien que tu te sois enfui dans les bois pour ne plus le supporter — tu serais sans doute dans l'incapacité de bouger.*

— *Je n'ai absolument pas obéi au gamin !* protesta Godefroy de manière véhémence. *D'ailleurs, il ne m'a rien demandé. Le maréchal-ferrant lui a assuré que Fléau avait besoin de repos, au risque de se blesser. Et tu sais comme je prends soin de mon cheval...*

Amessan le toisa tout en caressant sa barbe de plusieurs jours. Godefroy ignora son regard et se concentra sur le lapin en train de cuire. Le Sarrasin rompit le silence :

— *Donc la question est de savoir si tu es assez bête pour l'avoir cru, ou si tu lui étais reconnaissant d'avoir trouvé une excuse susceptible de ménager ton orgueil.*

Le mercenaire lui lança un regard noir. Amessan sourit. Il connaissait la réponse. Anselme avait été chargé de s'occuper du cheval de son maître durant son absence et ce dernier ne lui donnait de tels ordres que quand il souhaitait le sanctionner. En effet, le ménestrel avait peur des chevaux, et encore plus de Fléau qui le terrifiait. Toutefois le Sarrasin n'insista pas. Il accepta le morceau de viande que lui tendit son compagnon et l'observa mordre dans sa part sans toucher à la sienne.

— *Tu jeûnes ?* s'enquit alors Godefroy.

— *Non, je m'interroge sur mon frère,* murmura Amessan.

Godefroy baissa la tête, légèrement de côté, et soupira. Puis, il jaugea du regard le Sarrasin. Ses yeux noirs le fixaient avec intelligence et, à part deux ou trois kilos en moins, il n'avait pas beaucoup changé en quelques mois. Ils s'étaient séparés peu de temps après leur arrivée dans le Val Doré, juste après avoir corrigé des brigands

qui attaquaient un couvent de femmes. Ils s'étaient d'ailleurs amusés de la situation : un Sarrasin prenant les armes pour protéger des serviteurs de la foi chrétienne, quoi de plus ironique ? Très rapidement, la curiosité naturelle d'Amessan avait repris le dessus et il avait insisté pour partir seul découvrir les « mystères » de ces terres. L'hiver approchant, il n'y avait de toute façon plus de guerre à mener.

L'intensité du regard d'Amessan ne diminuait pas. Godefroy détestait l'intérêt constant qu'il lui manifestait. Certes, le Balafré pouvait l'ignorer. Son compagnon n'entreprendrait pas un harcèlement incessant jusqu'à obtenir ce qu'il voulait, à la manière du ménestrel. Au contraire, il garderait le silence et lui jetterait des coups d'œil qui en diraient bien plus long que des mots.

— *Parle, tant que je suis d'humeur*, déclara alors le Sanguinaire.

— *Ce que je ne comprends pas*, commença Amessan, *c'est comment un mercenaire rompu à l'art de la guerre, qui a remporté tellement de batailles tout en combattant en première ligne avec ses soldats, a pu se blesser sur le chemin qui le ramenait à la cité comtale.*

Godefroy grommela :

— *J'ai été imprudent.*

— *Celui qui renvoie ses guerriers alors que des centaines d'hommes ne rêvent que de voir sa tête au bout d'une pique n'est pas imprudent, il est sot.*

N'importe quel autre individu aurait déjà amèrement regretté ces paroles. Néanmoins, Godefroy répondit :

— *Ce que je devais faire ne les concernait pas.*

Amessan le scruta, puis accepta de mordre dans la viande. Le mercenaire se détendit quelque peu et considéra son silence comme un encouragement :

— *Quelqu'un était susceptible de posséder des informations. Son convoi n'arrivait pas. Je ne voulais pas prendre le risque de disperser mes hommes. La*

neige allait bientôt recouvrir le col des deux pics, alors je leur ai ordonné d'avancer sans moi.

Le Sarrasin ne laissait transparaître aucun sentiment. Il réservait sans doute son jugement pour la fin du récit.

— *Je l'ai attendu longtemps. Aussitôt arrivé en ville, il s'est dirigé dans les montagnes, pour livrer des marchandises à un ermitage. J'ai suivi sa piste et je l'ai rattrapé.*

La mâchoire de son ami se crispa, comme à chaque fois qu'il attendait une réponse. Le mercenaire lui sourit en coin. Son compagnon lui rendit son sourire, une lumière brillait dans son regard.

— *Et après, que s'est-il passé, mon frère ?*

— *J'ai été, je suppose, moins discret que je ne l'aurais voulu. Mes ennemis ont dû se rendre compte que j'étais seul et ont mis ma tête à prix, et même à très bon prix car ils étaient nombreux. Nous les avons semés de justesse.*

— *Nous ? s'enquit Amessan.*

— *Fléau et moi,* répondit Godefroy en triturant son repas.

Il évita de croiser le regard de son interlocuteur. Celui-ci le toisa encore quelques secondes et Godefroy continua comme si de rien n'était :

— *La neige avait recouvert la glace. Lors de notre échappée, Fléau a glissé et est tombé sur ma jambe. J'ai eu la plus grande peine à le faire se relever. Heureusement, il est sauf.*

— *Allah soit loué, toi aussi ! La prochaine fois, sois plus prudent et n'oublie pas que tu as des amis.*

Godefroy acquiesça. Le Sarrasin continua à le questionner :

— *Quel est le dernier délai pour le payement du service de tes armes, mon frère ? Est-ce que tu crois que le comte de Montfaucon tiendra parole ?*

— *Il a jusqu'au premier jour du printemps. Selon Anselme, l'état de ses finances est catastrophique. Il ne parviendra jamais à réunir la somme, sauf par miracle.*

Amessan le regarda gravement, puis se frotta la barbe. Il adressa alors une prière muette à son Dieu. Lorsqu'il tourna enfin ses yeux vers Godefroy, un voile scintillant recouvrait les siens. Il ouvrit la bouche et déclara, la voix chargée d'émotion :

— *Alors tout se passe comme prévu.*

— *Oui, Amessan.*

Le Sarrasin déposa une main fraternelle sur l'épaule de Godefroy, qui acquiesça à plusieurs reprises. Ils restèrent un moment dans cette position jusqu'à ce qu'un cri ne s'élève dans le ciel. Ils levèrent la tête. Amessan se redressa et tendit son poing ganté sur lequel Foehn se percha avec agilité. Il lui lança un morceau de lapin que son compagnon avala d'un trait.

— *Je comprends mieux comment tu m'as trouvé*, gronda le mercenaire.

Un sourire mystérieux étira les lèvres du Maure. Le rapace, quant à lui, secoua son plumage de la couleur de la neige. Puis, il émit un nouveau cri à l'encontre de Godefroy, son œil blanc plongeant dans celui du balafré.

Les quatre compagnons chevauchèrent les terres du Val Doré durant des jours. Ils ne restaient jamais au même endroit bien longtemps et campaient dans le froid de la nuit. À leur approche, les portes et les volets des maisons se verrouillaient et les auberges, souvent limitées à un établissement par village, semblaient toujours étonnamment complètes. Seules les villes auraient accepté de les loger, mais sa tête mise à prix, Godefroy le Balafré, appelé aussi le Sanguinaire, se devait d'être prudent. Or il était difficile de ne pas le remarquer. Le mercenaire était rasé de près, chose peu courante dans ces contrées occidentales où les hommes laissaient pousser leur chevelure afin d'indiquer leur appartenance à la noblesse. Leur barbe, quant à elle, symbolisait la sagesse acquise au fil des années.

Leur longueur se voulait proportionnelle au respect qu'ils pensaient leur être dû.

Sans barbe ni cheveux, le mercenaire ne passait donc pas inaperçu, d'autant plus qu'une horrible cicatrice lui marquait la moitié du visage. À cela s'ajoutaient ses compagnons : un ménestrel aux allures fantomatiques, un géant blond aux manières d'ursidé et un Sarrasin au cimeterre acéré. Quel fou ouvrirait sa porte à un tel quatuor ? Mais pour lors, ils devaient se faire discrets et s'armer de patience... Godefroy devait attendre son heure. Il avait vendu ses services au comte du Val Doré, Jean de Montfaucon. Grâce à la sauvagerie de ses mercenaires, le noble à la bannière rouge et or avait remporté nombre de victoires pour son roi et s'était auréolé de gloire. Mais tout avait un prix. Comme les hommes pouvaient se montrer inconsidérés lorsqu'il s'agissait de leur orgueil ! Jean de Montfaucon avait été irraisonnable. Il s'était largement endetté durant la guerre et cela n'aurait rien eu d'étonnant qu'il cherchât à se débarrasser de son principal créancier.

Le mercenaire esquisça un sourire narquois tout en remuant le feu qu'il avait allumé. Le guerrier savourait cet instant de solitude. Le Maure était parti chasser, et le ménestrel relevait ses collets. Théodoric l'accompagnait systématiquement dans cette tâche. Les bois n'étaient pas sûrs, surtout pour un jeune homme aux allures aussi... féminines.

Son attention se concentra sur le feu et sur les souvenirs de ces derniers mois. Tandis qu'Amessan voyageait sur ce territoire, Godefroy avait glané énormément d'informations sur le comté et sa capitale, Ritwak. Anselme constituait la personne idéale pour délier les langues. Le jeune homme, bien que taquin, parvenait toujours à obtenir ce qu'il désirait. Et ces semaines passées dans la capitale avaient suffi pour connaître les habitudes de chacun et l'état des

bâtiments. Il fallait peut-être traverser toute la ville avant d'atteindre le château qui la surplombait, mais celui-ci était bien loin d'être aussi imprenable que le prétendaient les chansons des troubadours.

Tout se déroulait selon son plan. Godefroy le Sanguinaire était déterminé. Son regard se perdit dans les flammes. Elles avaient brûlé son cœur au fil des années et n'avaient laissé que les cendres de la haine. Cette dernière était sa compagne de tous les jours, de toutes les nuits. Il s'éveillait et se couchait avec elle. Oh oui, il obtiendrait ce qu'il désirait, quitte à incendier toutes les terres de ce comté et toutes celles des seigneurs voisins ! Personne, personne ne se mettrait sur son chemin, et si jamais quelqu'un osait, alors il le payerait de sa vie !

Soudain, un bruissement d'ailes fit vaciller les flammes. Un faucon blanc se posa de l'autre côté du foyer ardent. Godefroy lança un regard menaçant à l'animal, avant de le reporter sur le brasier. Il fronça les sourcils et se rapprocha pour mieux contempler les formes qui s'y dessinaient. Il y voyait des hommes à cheval et des bâtiments en feu... Était-ce une vision de l'avenir ou une projection de son esprit tourmenté ? Godefroy lança un nouveau coup d'œil au faucon qui le fixait de son œil blanc.

Les flammes tourbillonnèrent brusquement sur elles-mêmes et s'élevèrent pour former un visage. Le mercenaire resta figé de stupeur face à cette apparition. Elle était comme dans son souvenir. Une guimpe munie d'un voile cerclait les traits délicats de la jeune femme. Elle le fixait de manière craintive et insolente. Il détestait ce regard et sentit quelque chose se serrer en lui. Bientôt, l'étonnement laissa place à une colère sourde. Il détourna la tête et maugréa :

— Disparais...